

(POUR LE STÉNOGRAPHE CANADIEN)

## LES DEUX PENDANTS

I

## NATURE MORTE

Au cœur d'un rustique salon  
Depuis longtemps la nappe est mise  
Et près des huîtres un melon  
Exhale son odeur exquise.

\* \*

Ravissant paradis de fleurs :  
Des pivoines, des balsamines,  
Des pourpiers aux mille couleurs,  
De beaux œillets, des eupucines!

\* \*

Non loin d'un antique fauteuil  
Soutenant un fusil de chasse,  
Gros bouquet de plumes : bouvreuil,  
Perdreau, roi de cailles, bécasse.

II

## AQUARELLE

Vers la droite un filet d'eau roux.  
Oh! le délicieux murmure  
Lorsqu'il caresse les cailloux  
Et qu'il baise la pierre dure!

\* \*

A gauche un féodal château  
Où les cabris broutent sans gêne  
Le serpolet du vert plateau,  
Le cythare, la marjolaine.

\* \*

Là-bas, dans le vague horizon,  
À côté d'une borne blanche  
La Samaritaine lison  
Avec sa cruche sur la hanche.

A. ELLIVEDFAC.

## LES MEMOIRES D'UNE ORPHELINE

PAR MARIE ROUSSEL

XIV

(Suite.)

Elle avait enduré de pénibles souffrances dans une mansarde humide, où elle admirait un petit pan du firmament, appuyée sur son étroite lucarne. Elle sommeillait sur un grabat, attendant souvent un rayon de soleil pour ranimer ses forces épuisées. Doroska avait eu pour guide la prière, elle avait été courageuse dans cette lutte, elle avait supporté sans se plaindre une horrible misère, elle avait demandé humblement l'hospitalité à une personne bienfaitrice, elle avait trouvé dans le travail l'espoir du lendemain. Doroska avait affronté tous les dangers, et elle vivait triomphante et heureuse dans sa chaumière.....

J'allais m'égarer avec l'aube dans les sentiers déserts qui conduisaient à mes pauvres. Je parcourais de longues distances sans ressentir les fatigues du voyage. Je n'avais pas oublié Almaïda et Zagaritta, leurs souvenirs vivaient en mon cœur, et j'avais le désir de les revoir. Des mois s'étaient écoulés depuis notre séparation, et j'entendais encore la voix de Zagaritta, me révélant son affection et ses joies. Je voyais, à travers mes larmes, son sourire si doux, qui ajoutait un puissant attrait à son joli visage. Le temps n'avait pas effacé de ma pensée leurs images aimées. Je cherchais cette rustique maison, remplie des cris de Zagaritta et des bienfaits d'Almaïda. Almaïda

m'avait longtemps retenue à son chevet. Juanita avait des droits à ma tendresse et Rosetta réclamait mes soins; mais la mort et la distance me séparaient de ces êtres chéris, il ne me restait plus que la réalisation de ce désir: retrouver Almaïda et son enfant. Je me rappelais ces forêts où j'avais erré longtemps, ce pont rustique où l'avis pasé appuyée sur Almaïda; ces sentiers tortueux serpentant un beau lac, que je parcourais en contemplant Zagaritta jouant sur ces bords pittoresques, ces petits ruisseaux dont mouffle faisait rider la surface de l'onde, ces grandes montagnes que nous gravisions et qui semblaient nous rapprocher de Dieu.

Je marchais au hasard et, épuisée par une longue route, je me reposais sur un tronçon d'arbre. Je souriais à toute cette nature sauvage et je jetais dans le vide une triste complainte..... Les bruits qui remplissaient l'espace me semblaient confus; le chant de l'oiseau n'était plus que des notes plaintives, se perdant dans l'immensité. Je demandais aux sentiers, ombragés d'arbres majestueux, l'écho des pas d'Almaïda..... Tout était silencieux.

J'étais égarée sans guide au milieu des bois, les ronces m'arrachaient des lambeaux de la main. Le vent majestueux déroulait mes boneles souvent indociles. Les arbustes me dérobaient quelques fragments de mon grand voile noir, et ce feuillage semblait aussi vouloir porter le deuil. J'écoutais attentivement; le tintement d'une cloche se fit entendre dans le lointain; cet écho, animant la forêt, me rassura, et malgré l'horizon brumeux j'apercevais un clocher..... Je hâtais le pas, me rendant à une petite chapelle élevée sur une colline. Le soleil dorait la cime des noirs cyprès et les rayons brillaient glissant furtivement sur des tombeaux, car, près de la chapelle, était un cimetière. Je cherchais du regard la chaumière d'Almaïda; la pensée de voir Zagaritta ranimait mon courage.

XV

Un an s'était écoulé depuis que j'avais quitté cette campagne; les arbres reverdisaient, les fruits avaient mûri et tombé, tout avait changé autour de moi. *Plus des êtres aimés avaient accompli leur pèlerinage terrestre, l'humble chapelle de bois était ouverte, sous sa nef étaient réunies de pieuses villageoises. Je voulais aussi aller prier dans ce sanctuaire divin.*

Je marchais lentement, quand je vis passer un convoi; sur tous les visages se peignaient une morne tristesse.

J'entendais des sanglots, des cris étouffés, des gémissements, toutes ces lamentations m'aneantissaient, mais je voulais connaître avant de m'éloigner le nom de cet être, qui avait quitté cette terre en emportant tant de regrets.

J'allais le demander à une pauvre enfant éplorée, mais je treussais en reconnaissant Zagaritta, malgré ses vêtements de deuil. Je pressentais que j'étais arrivée trop tard..... la poignante douleur de cette enfant me disait que cette morte était sa mère.....

Je suivis le cortège funèbre, et, dans la chapelle, je promis, à l'ombre d'Almaïda, de ne pas abandonner cette enfant.

Je me mêlais à la foule qui se dirigeait vers le cimetière et je demandais à une paysanne le sort de Zagaritta. Elle me dit tristement qu'elle devait être mise dans un aisle.

Je franchis précipitamment la distance qui me séparait du tombeau d'Almaïda; j'arrachais Zagaritta à ce souvenir douloureux, et en nous agouillant devant ce marbre, nous y avons gravé un regret, arrosé de nos larmes.

Almaïda m'avait sauvé la vie, je sauvais celle